

UN CORNEILLE REVAMPÉ AU DENISE-PELLETIER

Irrésistible !

Que voilà du classique dépoussiéré, que dis-je ! récuré, revampé. Au point de redonner à ce *Menteur* de Pierre Corneille, pourtant créé en 1644, tout le brillant de sa prime jeunesse. Du théâtre parfaitement irrésistible !

DOMINIQUE LACHANCE

Full cool, dira plutôt le public étudiant auquel la pièce inscrite au programme du Théâtre Denise-Pelletier est principalement destinée. Eux qui craignaient sans doute de bayer aux cornelles devant cette comédie 17^e où la langue se prend les pieds dans un délire d'alexandrins.

C'était sans

compter sur la cure de rajeunissement intensive que lui fait passer l'audacieux metteur en scène Martin Faucher et son équipe plein de pep.

**Texte
ancien,
contexte
contemporain**

En effet, cette production a pris le parti de jouer *Le*

Menteur dans le texte, mais de le faire dans un contexte contemporain.

On y déclame autant — et avec quelle justesse — cependant, on a laissé plumes et maniérisme au vestiaire, tandis que le Paris qu'on y dépeint ressemble à s'y méprendre à celui d'aujourd'hui, achalandage de terrasses et bruits de



Le Menteur de Pierre Corneille. Créé en 1644, joué au Denise-Pelletier façon contemporain. Irrésistible... et respectueux.

sirène en prime.

En fait, on dirait un film d'Éric Rohmer avec toute cette jeunesse branchée qui, en amour, n'arrive justement pas à se brancher.

Pourtant, aux premières minutes, on craint le pire : sous des boules disco, dansant sur une *toûne* de Dalida, les comédiens, accent vachement parigot, viennent chacun expliquer le personnage qu'ils incarnent...

Presque aussitôt, cependant, la magie s'installe. Décor minimaliste, mais combien évocateur; costumes et maquillages pétants de modernité (faut voir les accessoires des filles !), comédiens en pleine possession de leurs moyens, intrigue riche en rebondissements, surprises de mise en scène. Le bonheur !

Un bonheur que l'on doit aussi beaucoup à David Savard, impayable dans le rôle du menteur Dorante; à Pascale Desrochers, formidable dans celui de la belle Clarice; à Pierre Colin, inénarrable dans celui du père; à Gabriel Sabourin, imparable dans celui du bellâtre Alcippe.

Vive les classiques !